



Un « paysage mental » de la médiation culturelle

Christoph Fischer

Université de Toulouse Jean Jaurès

Etudiant de Master au CeTIM

fischerchristoph9@gmail.com

The documentary *Traduire* is an excellent material for translation studies as well as an inspiring movie for active translators, by displaying a series of interesting speeches on the subject of literary translation in a very uncommon way.

The half French half Israeli director Nurith Aviv stages the interviews in a sober as well as subtle manner inspired by two filmmaking-theories: the “direct cinema”, which was created in the development of documentaries in the 1950s, and the neo-realism, which André Bazin founded in France concerning fiction movies.

By these means Nurith Aviv creates a direct relationship between the speakers and the audience, which strongly gets to feel the joys and torments of translators at work. Its a vivid presentation of the insides of the activity of translating through pictures and sound, which offers an welcome supplement to often too theoretical linguistic studies.

Der Dokumentarfilm *Traduire* stellt sehr interessante Gedanken von ÜbersetzerInnen in origineller Weise dar. Das macht ihn zu einem ausgezeichneten Lehrmaterial für werdende Linguisten und zu einer angenehmen Inspiration für aktive ÜbersetzerInnen. Die französisch-israelische Regisseurin Nurith Aviv setzt darin mit einfachen Mitteln subtil eine Reihe von Interviews mit Literatur-ÜbersetzerInnen in Szene. Ihre minimalistische Darstellung schöpft aus zwei großen Filmtheorien:

Das „direct cinema“ aus dem Bereich des Dokumentarfilms und der Neo-Realismus von André Bazin.

Durch ihre Inszenierung stellt Nurith Aviv einen unmittelbaren Bezug zwischen dem Zuschauer und den interviewten Personen her, und ermöglicht ein intensives Einfühlen in die Freuden und Qualen ihrer Arbeit. Somit bietet sie einen lebhaften Einblick in die sowohl objektiven wie subjektiven Vorgänge des Übersetzens durch Bild und Ton, der zu den oft sehr theoretischen sprachlichen Studien eine willkommene Abwechslung bereiten können.

Le film *Traduire* (2011)¹ de la réalisatrice franco-israélienne Nurith Aviv est plein d'enseignements pour tous ceux et celles qui s'intéressent à la traduction, aux langues et/ou (mais est-ce seulement possible) à la littérature. En effet, il participe au genre encore marginal et méconnu de « l'essai filmique »², comme le précise Thierry Garrel dans sa préface au livret du DVD « La Langue appartient à qui la parle et l'écrit ». Il s'agit d'une forme expérimentale de documentaire qui puise dans les ressources cinématographiques afin d'insuffler de la vie à sa pensée. Entendez « essai » au sens de Michel de Montaigne : une réflexion philosophique approfondie à mi-chemin entre l'exercice académique et la contemplation romancée qui se propose de faire le tour d'un phénomène en mobilisant tous les moyens susceptibles d'apporter une lumière à son sujet. Tout comme le penseur de la renaissance engage diverses discussions avec les sages de l'histoire – par la citation –, la réalisatrice postmoderne entame des dialogues avec des traductrices et des traducteurs, et elle invite ses spectateurs à les suivre à travers l'écran. Par le biais de la mise en scène originale de Nurith Aviv, l'on devient en effet soi-même interlocuteur de ces linguistes et l'on peut aisément tirer des leçons générales très concrètes sur la nature de « ses » langues et de « sa » pratique à partir de ces réflexions sur l'hébreu, la traduction littéraire, le multilinguisme, etc. Personnellement, j'y reviens régulièrement dans mon quotidien de traducteur technique et m'étonne à chaque fois de la proximité avec les problèmes qui nous occupent tels que la polysémie, la néologie, la documentation, la terminologie, l'histoire des langues, etc.

En tant que documentaire, la mise en scène de Nurith Aviv s'inspire du mouvement du « direct cinema » et des débats féconds qu'il a suscité autour du problème du réel au cinéma. Sans envisager d'engagement politique par l'image, elle emprunte certains procédés de représentation cinématographique à ces réflexions sur le documentaire. Ainsi, elle renonce à la voix off, aux intertitres, aux reconstitutions historiques et à toute intervention extérieure aux événements du film. La réalisatrice disparaît derrière la caméra, qui va incorporer le point de vue de la « mouche sur le mur ». À l'instar du « direct », la mise en scène de *Traduire* s'articule entièrement autour d'une réflexion sur les possibilités de représenter la réalité au cinéma, ainsi que sur la nature même de ce réel particulier que constitue son objet d'étude. Or, son entreprise est particulièrement périlleuse en ce que la réalité qu'elle vise n'est pas une vérité objective qu'il suffit de décrire et de documenter pour la capter, mais une multitude de ressentis, d'émotions, de joies et de douleurs vécues par des consciences individuelles. De plus, son objet d'étude étant la langue écrite et

¹ Accessible en DVD dans la trilogie d'essais sur la langue hébraïque publiée par les Éditions Montparnasse avec *D'une Langue à L'Autre* (2004) et *Langue Sacrée, Langue Parlée – Misafa, Lesafa* (2008), accompagné d'un livret contenant toutes les paroles et leurs traductions, ainsi que de deux cours-métrages en suppléments. (Côte à la BU du Mirail : 492.4 AVI)

² La BU de l'Université Jean Jaurès - Le Mirail dispose d'une rubrique de ce nom dans sa vidéothèque au 4ème sud.

parlée, elle va rechercher des formes capables de véhiculer celle-ci par elle-même et de créer les conditions d'une relation directe entre le sujet qui parle et celui qui écoute. Cet effet est obtenu par le fait que les intervenants parlent face à la caméra et que le spectateur embrasse pleinement le point de vue de celle-ci. On est amené à laisser son regard parcourir la salle tout en écoutant parler la personne, à remarquer tel livre dans sa bibliothèque ou à s'apercevoir de tel trait du visage. Puis, à tout moment, le spectateur va se tourner vers la fenêtre où il va voir un coin de mer, un arbre ou la maison d'en face, tout en écoutant et en se laissant emporter par la pensée qui l'habite. À la fin de chaque intervention, un extrait de texte ou un poème est lu à voix haute et la caméra suit les lignes du texte hébreu. Ainsi le spectateur s'identifie à la fois à la personne qu'elle vient de voir et au point de vue de la caméra qui écoute. Ensuite, le passage d'un entretien à l'autre est signalé par un travelling panoramique d'un bout de ville, puis dans un autre salon où une nouvelle personne accueille son interlocuteur. Le spectateur voyage ainsi de Brest à Tel Aviv et de Barcelone à Los Angeles, pour aller à la rencontre de ces amoureux de la langue, et les mouvements simples de la caméra font vivre au spectateur la durée concrète de ces événements. C'est au gré de ces déambulations que la rêverie peut évoluer et que la pensée du spectateur entre en résonance avec celle des intervenants.

Par les moyens simples qu'elle emploie, Nurith Aviv rejoint aussi un autre grand courant de pensée cinématographique : celui du néo-réalisme tel que l'a conçu notamment André Bazin. C'est dans le droit fil de ses réflexions sur la représentation de ce réel tissé d'imaginaire de la traduction en acte, que cette théorie vient compléter le projet de la réalisatrice. Il s'agit pour elle d'explorer la conscience-même du traducteur ou de la traductrice littéraire à l'œuvre et la nature des problèmes qu'elle/il rencontre, le monde dans lequel elle/il évolue et travaille. Le documentaire se voit ainsi enrichi d'une dimension esthétique et onirique qu'il fallait aller chercher dans le film de fiction. Comme dans les films de Roberto Rossellini, que Bazin cite principalement en exemple pour appuyer sa théorie, *Traduire* donne à voir une réalité fragmentaire, des bouts de villes, des jardins, des fenêtres, qui répondent aux fragments de discours des personnes interrogées et aux bribes de leurs pensées que le spectateur est amené à prolonger. Le montage est réduit à son minimum et ne sert qu'à renforcer l'effet du réel vécu dans sa durée concrète. Il n'y a pas de trucage ni de faux jeux, seulement des portraits vivants de personnes, de paroles et de paysages urbains. Les seules séquences où l'on peut parler de montage ont pour but de recréer l'unité de la pensée de la réalisatrice : la lecture de textes à la fin de chaque entretien, avec les images de pages d'hébreu et l'ajustement du son, d'une part, et d'autre part la séquence finale qui opère une sublime unification du sens³ par un nuage de paroles et d'images.

³ Voir à ce propos l'article quelque peu ironique d'A. BAZIN, 1990a, 60.

En employant tous ces procédés filmiques avec subtilité, *Traduire* parvient à cerner son objet au plus près et à rendre une image vivante de la chose représentée. C'est que, comme les traducteurs et traductrices le savent peut-être mieux que quiconque, la citadelle de l'objectivité ne peut jamais être atteinte. On ne peut que chercher à s'approcher du réel par la tangente en essayant de prendre en compte toutes ses dimensions. Le monde objectif n'étant encore qu'un aspect du réel, la représentation par l'image et le son doit être renforcée par la réalité du sujet. C'est pourquoi les plan-séquences qui parcourent les villes visitées tout au long du film font si étrangement écho aux scènes urbaines de *Voyage en Italie* de Roberto Rossellini qu'analyse André Bazin dans son article le plus célèbre sur le néo-réalisme. Car, à l'instar du grand réalisateur italien, Nurith Aviv choisit de ne montrer les villes et les paysages que partiellement, comme si ses images étaient maladroitement cadrées. Dans ces plans il y a toujours un mur, le bord d'une fenêtre ou encore un arbre qui cache quelque chose et, semble-t-il, nous empêche de voir l'espace présenté dans sa totalité. Pourtant le ressenti de cette réalité s'en trouve renforcé. C'est que, comme l'écrit Bazin à propos de *Voyage en Italie* : « La Naples du film n'est pas fausse pourtant (ce que pourrait être un documentaire de 3 heures), mais c'est un paysage mental à la fois objectif comme une pure photographie et subjectif comme une pure conscience »⁴.

Ces réflexions sur la forme de l'œuvre me semblent indispensables pour comprendre en quoi ce film constitue une excellente introduction à la traduction et à tous les métiers liés à la langue, un document très intéressant pour tout linguiste en formation ou en activité. Car elles dévoilent comment Nurith Aviv parvient à révéler quelque chose d'intime de la conscience habitée par plusieurs langues qui prend le rôle de médiateur culturel. Par là, ce film constitue un complément idéal aux études linguistiques souvent très théoriques. Non seulement il parvient à saisir les affects impliqués dans la médiation qui trouvent rarement leur expression dans les traités et les manuels, mais il présente les plaisirs du travail de linguiste par l'image et le son en rendant toute sa vivacité au phénomène du langage. Il rend palpable ce paradoxe sur lequel repose la traduction et auquel elle n'échappe jamais, à savoir qu'une traduction ne peut jamais remplacer son texte original, mais seulement l'accompagner,

⁴ André BAZIN, 1990b, p. 353.